

il y avait une femme bien humble selon le monde, et qui pouvait dire pourtant, en contemplant cette "Reine des merveilles" : "Tu es ma Fille bien-aimée, c'est moi qui t'ai engendrée aujourd'hui."

Il n'y avait jamais eu dans le monde de spectacle plus grand, parce qu'il n'y avait jamais eu ainsi côte à côte deux grandeurs plus souveraines ; et la terre ne devait voir qu'une fois, quinze ans plus tard, une merveille plus admirable, en contemplant dans la crèche de Bethléem, à côté de la Vierge Marie, le Fils éternel de Dieu, c'est-à-dire tout ce que le ciel et la terre ensemble pouvaient offrir de plus divin.

Il n'est pas possible qu'une âme chrétienne reste froide devant ces souvenirs toujours vivants de notre foi, et comme la poésie est la seule expression adéquate des grandes passions humaines, c'est elle ici qui traduira le mieux l'admiration, le respect, la prière, l'amour que ces sublimes évocations font naître sans cesse. Et s'il est vrai aussi que la poésie est fille de Dieu, et qu'elle ne parle jamais mieux sa vraie langue que quand elle chante Dieu lui-même, et son ciel, et ses saints, et ses œuvres, on comprend déjà qu'elle a dû célébrer magnifiquement Celle qui donna au monde l'Immaculée très sainte, et servit d'instrument à l'œuvre jusque là la plus parfaite de Dieu.

C'est cet hommage, cet hommage séculaire de la Poésie à sainte Anne que nous voulons présentement faire revivre.

Reviviscence bien imparfaite, nous le reconnaissons. Et pourquoi ne dirions-nous pas de suite ce que tôt ou tard, au cours de cette étude, nous serions forcé d'avouer ? La période poétique qui nous eût intéressé par-dessus toutes les autres, est précisément celle qui nous a le plus échappé. Nous voulons parler du